

Association des auteurs écrivains de Vendée *Vent des Lettres*

L'ÉCRITTOIRE

Hors Série # 2 – Mai 2020

Besoin de liberté ?

Lisez !

Vol

20-21

Une recette exclusive
de Michel Pelé

3 L'édito du Président

4 Errare Humanum Est

4 Ces drôles de légumes...

5 Confiné dans le marais

6-7 Un livre, un auteur

8 Un moment sur le quai

8 Pour un baiser que ne ferais-je ?

9 Pour Gabrielle

10-11 Gustave Sulmane

12-13 Je voyage, tu voyages...

14 Les retombés bizarres...

15-18 Hôtel « À jamais ». Via...

18-19 La famille Galets

20-21 La recette de Michel Pelé

22 Humour confiné

23 L'estaminet

24 Coronaphoto

L'écritoire est publié par l'association

Vent des Lettres

Association loi 1901 :

Déclarée en Préfecture de Vendée : J.O. n° 9 du

03/03/2018

SIRET : 837 815 778 000 19

Directeur de la Publication : Joël Couteau

6 - 7

Un livre, un auteur

Jim Morin pour des lendemains qui
chantent...

Il y aura un après !

L'ÉDITO DU PRÉSIDENT



Voici donc notre numéro 2 de l'Écritoire « spécial confinement ». Selon nos premiers relevés de lecture, ce sont plus de 500 personnes qui ont eu la possibilité de le lire. Notre initiative a même été reprise en Bretagne par un club de poètes. La mobilisation des auteurs VDL se poursuit, et les participations arrivent les unes après les autres. Ce numéro sera donc légèrement plus conséquent que le premier.

Le confinement se poursuit, et nul ne peut dire, à ce jour, quand la libération partielle ou totale sera effectuée. Mais nous savons tous qu'il y aura un après, selon quel agenda ? Quelques pistes de

réflexions cependant. Beaucoup d'entreprises se sont mises au télétravail... Et cela marche : pourquoi ne pas poursuivre dans cette voie qui présentent de grosses économies, notamment en déplacements journaliers pour se rendre à son travail ? De même, la télé consultation médicale, de nombreux médecins ont mis en place ce dispositif. Là aussi avec succès et des économies de sources diverses (déplacements, proximité des cabinets médicaux, accès aux soins...).

Maintien ou rupture avec le monde ancien ? Les risques sont d'un côté comme de l'autre importants. Le maintien, c'est le risque de l'autocratisation, les grands leaders

du monde politique et économique qui profitent de la crise pour accroître leurs pouvoirs et accentuer leur domination du monde. La rupture, c'est aller dans l'inconnu, le changement, mais comment et avec qui ? L'ère de la mondialisation est terminée, l'interdépendance économique va suivre de nouvelles voies, telles sont les prévisions de certains experts. Quel chemin pour notre pays ? Pour l'Europe ? Il nous faudra être vigilants. Ce n'est pas non plus un hasard, si les entreprises de l'économie sociale et solidaire appellent à une nouvelle gestion du budget des pays. Nous aurons bientôt des réponses.

Était-ce le confinement ? Le jour du 1^{er} avril ? Un virus arrivé en même temps que le Covid 19 ? Toujours est-il que le numéro *spécial confinement n° 1* a, comme certains incivils, fait sa provision de coquillettes. Merci de nous en excuser, les corrections habituelles n'ont pu se faire dans les délais que nous nous étions donnés. Monsieur Bescherelle va encore nous faire ses remarques !

Mais rendons à César ce qui appartient à César. Dans l'article *Un livre, un auteur*, concernant Henry-Pierre, nous avons attribué au Crédit Mutuel ce qui appartenait au Crédit Agricole. Nous effectuons aujourd'hui un transfert pour régulariser notre compte. Les amis de Henry Pierre y retrouveront leur collègue.

De même, deux vers de la poésie de Illia (*À chacun son fourneau*) ont dû se faire porter malade et sont restés confinés dans l'ordinateur. Nous vous permettons de corriger avec les mots suivants :

*pour t'en remercier, doucement tranches à tranches,
méditant l'immobile,
ta vie je ferai mienne
jusqu'au soir où la terre
m'arrachera gourmande, de cellules humaines*

Promis, juré, on va réviser notre latin.

P.S. Magie de l'informatique :

Comme les numéros de l'Écritoire sont « publiés » en version numérique (.pdf), la mise à jour est possible et il vous suffira de télécharger à nouveau le fichier précédent pour avoir un Écritoire hors-série #1 dénué des coquillettes intruses ci-dessus évoquées.



**+ de 60 recettes exclusives
à découvrir
prochainement**

À paraître

Ces drôles de légumes dits « oubliés »

Quel plaisir de découvrir ou redécouvrir ces fruits et légumes dit anciens, oubliés, tombés en désuétude.

Du potiron gris de Vendée à l'oca du Pérou en passant par le crosne, le yacon, le cédrat, le nashi et une multitude d'autres encore, leur variété est infinie !

Quel enrichissement de suivre pour chacun d'eux, leur parcours historique, géographique ou anecdotique. C'est un merveilleux voyage dans le temps et l'espace des continents.

Nous devons un grand merci aux jardiniers, aux maraîchers qui, au fil des saisons brisent la monotonie de nos assiettes. Grâce à toute cette diversité, ces fruits et légumes transforment nos tables en une véritable palette de couleurs et nos papilles se délectent de ces saveurs nouvelles ou retrouvées.

N'hésitez pas à cuisiner ces produits. Ils s'intégreront à merveille à vos menus. Chaque saison, chaque région recèle ses petites « perles culinaires ».

Comme le dit Olivier Roellinger :

*« Le bon, c'est ce qui est sain,
authentique, mais aussi ce qui est métissé. »*

Eh oui, sans les tomates, les pommes de terre, les haricots, les courges pour ne citer que ces quatre espèces de légumes, qu'y aurait-il, aujourd'hui dans nos cuisines ?

Alors, n'hésitez pas, découvrez, cuisinez et dégustez !...

Confinée dans le marais

Christine CHATEAU TRICHET



J'ai profité de mon kilomètre autorisé
Pour m'échapper dans le marais.
Me suis laissée happer par le chemin
Au contour ouateux et cristallin

Premiers pas fébriles et ma foulée s'enhardit
Impression de pénétrer dans un abri
Les bruits ne sont pas coutumiers
Il y a quelque chose de particulier

Suis-je donc unique au monde ?
Je m'inquiète de craindre une seconde
D'entendre battre mon cœur
On dirait que le silence me fait peur

Il manque les bruits habituels
C'est une impression surnaturelle
Ont disparu les voitures et les gens
Quel drôle de bouleversement !

On bouge, on vit dans les étiers
Grenouilles, Cols verts et échassiers
S'ébrouent dans leur royaume
Me voici rassurée, ici règne une faune

Des ragondins me narguent ironiquement
Eh ! Nous pas de confinement !
Une vache meugle au loin
La nature me fait du bien



Un livre, un auteur

Jim / Simon Morin

Né le 25 novembre 1948 à Moncontour (86)

Ancien Éducateur

spécialisé aujourd'hui à la retraite, Jim Morin se souvient de ses premières années d'écriture.

À l'âge de 11 ans, c'est-à-dire il y a soixante ans, en classe de septième, à l'école publique du pays où j'habitais : Argenton-Château, nord des Deux-Sèvres*, deux possibilités d'orientations : soit cycle court, et 14 ans le Certificat d'Études Primaires puis l'entrée dans la vie active, ou bien l'entrée en études secondaires. L'institutrice d'alors m'orienta vers ce second cycle. L'année suivante, je deviens pensionnaire au collège St Charles à Thouars, 79.

De toute façon, à cette époque, c'était l'unique étape pour suivre ces études-ci. Mon professeur de français était un abbé (prêtre), comme 90 % des autres enseignants, il s'appelait Christian Lemarchand ; enfin, nous devions et surtout dire : « M. l'abbé Lemarchand »... Il était encore d'un charisme extraordinaire, tant dans sa foi religieuse que dans sa fonction pédagogique. Lui, et durant environ trois années scolaires, me traça les lignes de l'écriture, sûrement celles qui m'apportent aujourd'hui des moments de satisfactions. Oui, il possédait peut-être une rigueur traditionnelle avec cette langue, mais il ouvrait des portes à la création littéraire. Il aimait nous faire utiliser la technique de « la personnification ».

Il s'agissait de mettre en scène des animaux, et leur octroyer des vertus humaines, comme le langage parlé, les sentiments, les agissements, etc. Cela, je crois, eut un impact important sur mon désir de produire des textes écrits, par la suite. Aujourd'hui, j'use de cette méthode, dans les concours d'écriture

(nouvelles, récits...). Je dois dire que les retours sont assez souvent favorables !

2002. C'est la catastrophe. Lors d'un banal contrôle sanguin, on me découvre une maladie leucémique du sang. Il faut réagir, bouger quoi... Alors, je me suis inscrit dans un atelier d'écriture, dans une maison de quartier de la Roche-sur-Yon. Chaque semaine, durant un après-midi, des exercices, ludiques le plus souvent, nous étaient proposés. Je débutais vraiment l'écriture créative. j'ai écrit mon premier texte pour un concours littéraire. Bingo... Je gagne le premier prix... l'arrivée d'un micro-ordinateur dans ma maison, fut un autre temps déterminant pour mon investissement dans l'écriture.

De 2006 à aujourd'hui, j'écris des nouvelles et participe à des concours. Premiers, seconds, et troisièmes

Argenton-Château. Aujourd'hui Argentonnay. Connue pour avoir été la pointe avancée des Vendéens durant les guerres de 1793. J/N Stofflet, bras droit de De Charrette, y séjourna 16 mois avec sa garnison. A son arrivée on comptait 820 habitants ; à son départ ils n'étaient plus que 350 environ...

Un auteur, un livre



prix, arrivent et sont réunis dans mon premier livre aux Éditions Durand-Peyroles sous le titre *Des lendemains qui chantent*. En 2016, je participe au concours du canton de Palluau *Écrire son premier roman*. Avec le Deuxième prix, *Un républicain espagnol en Vendée*, après quelques modifications, est publié par Vent des Lettres.

Un nouveau roman en préparation. Le thème : la nouvelle vie d'une jeune femme de 25 ans, ayant quitté

le couvent des Merveilles des Cieux, après y avoir séjourné durant cinq ans d'affilés...

Jim n'en dira pas plus, attendons l'année prochaine pour découvrir son livre.

Pour rappel, Jim Morin est membre fondateur de l'Association Vendéenne des Auteurs Écrivains Vent-des Lettres.

*Parmi les 7 moines décapités à Thibérine dans la région de
L'Atlas, Algérie,
Dans la nuit du 26 au 27 mars 1996.
Frère Bruno
(Monastère de Bellefontaine, non loin de Cholet.
Auparavant, Abbé Christian Lemarchand
(Professeur de français)*



Un moment sur le quai



Le temps que voilà est celui qui mêle inconsciemment
Contusion et ascèse, la rime et l'hypothèse
Livrogne qui ne boit pas et qui n'a jamais bu
Séjourne encore sanglant, fatigué dans la rue

Le temps que voilà est celui qui draine le silence
Et forge l'aphasie, la rime et la clémence
L'aveugle n'écoute plus la bonté trop tangible
Dans un cloître mouvant aux arches invisibles

Le temps que voilà est celui qui sème encore des mots
Signes énigmatiques, la rime et la musique
Celui qui porte-plume et qui dort sur quai
Ne reste qu'un instant, il doit prendre un bateau.

Ilia Doubrov

Pour un baiser que ne ferais-je ?

Pour un baiser que ne ferais-je ?
Pour un baiser oui ! Me tairai-je ?
Mais je suis bien déjà muet.
Suis-je un silence désuet,
Petit comme une messe-basse,
Vite fait et qui m'embarrasse ?
Donnons donc dans la déraison
Comme un silence polisson ?

Maître dans l'art du camouflage
Fi donc ! du personnage !
Comme un phasme embarrassé,
Sur ma joue tu me l'as posé,
Ce baiser est-ce l'artifice,
D'un but secret, d'un maléfice ?
Est-ce un baiser admirateur ?
Ou pire, celui d'un prédateur !

Ai-je envie d'être délicate ?
C'était un baiser acrobate !
Car de ma joue il a glissé
Soudainement comme esquissé...
Pour ce baiser que ne ferais-je ?
Mes silences en florilège
Mais étais-tu loyal ? Malin,
Ce baiser était bien coquin.

Françoise



Pour Gabrielle

Didier Giroud-Piffoz

Il y a tout juste 50 ans, en mai 1970, je travaillais à une collaboration au livre *Plaidoyer pour une âme* de Geneviève Lefèvre-Toussaint, sur le dossier Gabrielle Russier (Denoël, 1970). 50 ans après, je viens d'être contacté par un cinéaste qui me demande mon témoignage dans le documentaire qu'il prépare sur Gabrielle Russier.

L'occasion peut-être de retrouver ce poème, dédié à Gabrielle, et qui paraîtra dans mon recueil *Des Soleils Ivres* (José Millas-Martin, 1975 – Prix Marie-Noël, 1975).

Pour Gabrielle

ce matin le soleil est malade
il a vomi
et pris le deuil

bec ébréché
plein de terre de sang
un oiseau son ami

mal des oiseaux mal des poètes
une fleur
nénuphar tuant Chloé
dans son cœur
belle comme les fleurs qui entrent dans les cœurs
il était fier
fleur vivante
grande plus grande
que le cœur
l'oiseau a peur

bientôt
dans le cœur de la fleur
bat le ventre d'un oiseau
qui essaie de voler

pleine de terre
de sang
les fleurs ne savent pas voler

l'oiseau était une oiselle
il avait nom Gabrielle



Gustave SULMANE

Christelle Le Nezet

Partie 1 : La complainte

Gustave traînait sa peine le long de sa balade saline.

Philomène l'observait du coin de sa fenêtre, à l'abri, bien au chaud. Ce matin-là, Philomène calculait que dans quelques jours, Gustave aurait ses quatre-vingts printemps.

Ah... Gustave Sulmane... Rien que prononcer son prénom suivi de son nom et cela la faisait frémir.

C'était comme une chanson douce qu'elle avait plaisir à entendre.

« Et pourtant, pourtant, je n'aime que toi ... »

Cette chanson l'enchantait... Les mots, les notes se bousculaient dans son esprit comme un joyeux bazar qui l'étourdissait.

Comme elle aurait aimé déclarer sa flamme à Gustave, se déclarer comme femme.

Et pourtant, à chaque fois, elle n'osait pas franchir le pas.

Bientôt dix ans qu'il avait perdu sa bien-aimée et elle le sentait perdu comme si c'était hier...

Que faire ?

Oser ou renoncer ?

Parler ou se taire ?

Partir ou rester ?

L'aimer ou l'abandonner ?

Autant de questions soulevées en ouvrant un livre au hasard qui n'existe pas. Ses yeux se posèrent sur cette phrase de Musset :

« Partons dans un baiser pour un monde inconnu. »

La réponse était là...

HAIKU

*Amant de toujours
Déclaration inavouée
Mon cœur abîmé*

Partie 2 : Le temps de l'acceptation

Gustave repris lentement le chemin de son cottage. Quand ils avaient décidé de venir vivre en Norvège avec Eulalie, c'était certainement la plus belle idée de leur vie. Bientôt, il aperçut sa maison rouge. Cette maison avait été leur coup de cœur. Quand ils étaient arrivés, main dans la main, ils avaient su sans même se parler, sans même se regarder, qu'elle allait être leur cocon.

Gustave monta les quelques marches et croisa Tino, son chat. Lui aussi était un peu perdu sans Eulalie. Il avait vraiment semblé à Gustave que faire le deuil d'Eulalie était compliqué pour lui aussi.

Gustave se versa un café, de quoi réchauffer ses os rouillés. Il posa les yeux sur son piano. Les notes ne s'élevaient plus.

Il prit place dans son fauteuil, placé devant la fenêtre. Il pouvait admirer le lac, les arbres. Les couleurs le bouleversaient.

La semaine dernière, il avait croisé Philomène au marché.

Philomène, c'était un peu son rayon de soleil.

Philomène faisait travailler son imaginaire.

Philomène se promenait souvent dans son monologue intérieur.

Alors, il partit loin en lui...

Ah comme j'aimerais Philomène, te prendre la main, marcher avec toi et te serrer dans mes bras.

Mais jamais je n'oserai. Que dirait-on de moi ? Tout le monde sait mon amour immense pour Eulalie. Et une fois encore, Gustave se perdait dans ses voix intérieures. Comme il aimerait pouvoir parler à quelqu'un de tout cela, de tout ce qui le tourmente... Mais les enfants, petits-enfants et arrières petits-enfants ne venaient que rarement. Ils aimaient profiter de « la maison rouge », oui tout le monde l'appelait comme cela, pour des vacances mais leurs vies étaient en France. Heureusement, bientôt, Ludivine, son arrière-petite-fille, dont la blondeur ne ferait pas offense à la Norvège, allait venir vivre quelques mois avec Gustave. Il s'en réjouissait !

Ludivine, du haut de ses vingt-deux ans est une jeune fille brillante, engagée. Certes, Gustave ne saisit pas toujours tout de ses subtilités et de ses activités. Mais, une chose était sûre, sa vie allait se colorer.

HAIKU

Absence infinie

Et ta présence pour toujours

Mon cœur cicatrisé

Partie 3 : Se redécouvrir

Gustave ne suivait guère l'actualité. Vivre dans cet écrin de nature était sa réalité à lui. Alors ce virus... au drôle de nom... Il en avait entendu parler mais ne lui avait guère prêté attention. Seule l'arrivée de Ludivine comptait ! Quand son arrière-petite-fille l'appela pour lui dire qu'elle ne pouvait pas venir de suite à cause de ce virus. Il n'en revenait pas ! Il prêta plus attention alors à ce que vivait le monde.

Le monde était en train de vivre une expérience unique et inédite.

Il y avait des drames et il y avait aussi de formidables élans de solidarité. Gustave demandait au ciel de protéger les siens. Il pouvait partir lui. Il était prêt !

C'est du moins ce qu'il pensait. Il n'avait jamais eu peur de sa mort, même quand il était dans la force de l'âge. Celle des autres, cependant... Cela le bouleversait.

Gustave ayant une vie solitaire, c'était assez facile pour lui de respecter les mesures gouvernementales. D'autant plus, qu'elles étaient plus souples qu'en France. Mais quand même cette fameuse distance sociale... Pffff... en plus il n'apercevait plus Philomène. Il espérait avant tout qu'elle aille bien. Ce n'était pas de cette mort-là qu'on rêvait à quatre-vingts ans (oui à quatre-vingts ans, évidemment que tout un chacun avait rêvé sa mort et envoyé cette demande à Dieu, au ciel, à l'univers).

Cette réflexion issue de son monologue intérieur le ramena à un souvenir.

Un souvenir enfoui...enfoui au plus profond de lui. Comment était-ce possible qu'il n'y ait pas pensé avant...

Gustave monta, aussi vite que son corps, le lui permettait au grenier. Il y passa une bonne partie de l'après-midi, décidé à la fois, à ranger ce qu'il pouvait faire (faire place nette avant le grand départ s'il devait avoir lieu) et à trouver ce fameux document. Il fut souvent arrêté par des

vagues de souvenirs alors qu'il déplaçait des objets. Il prenait le temps de laisser venir les émotions, il les accueillait, il savait qu'elles n'allaient pas le submerger. Il eut aussi une idée : écrire à chaque personne qui comptait pour lui, un mot, une lettre d'au-revoir. Il repensa à un titre d'un livre qu'il avait apprécié plus jeune : «À toi qui n'est pas encore né(e)».

Il était décidé à laisser une trace. Dans une boîte à chaussures, plusieurs documents s'entassaient et soudain, c'était là. Sa fameuse liste... C'était un peu avant leurs trente ans. Eulalie et Gustave avaient eu cette idée. Écrire la liste de ses dix rêves, un peu comme pour ne pas oublier ce qui fait vibrer, ne pas oublier de vivre et d'ouvrir le chemin des possibles.

Gustave prit le document et redescendit au salon. Il s'installa dans son fauteuil préféré et commença la lecture.

Les rêves étaient classés de 1 à 10.

À chacune des intentions, les souvenirs se mêlaient et s'emmêlaient.

La Route 66 avec les copains, le saut en parachute réalisé en Australie, la plongée merveilleuse avec Eulalie en Guadeloupe où ils avaient rencontré cette merveilleuse tortue...

Le dixième rêve le fit tressaillir...

Vivre chaque jour comme si c'était le dernier et vivre l'Amour.

Il se rappela à cet instant les promesses échangées avec Eulalie. Elle était l'amour incarné et bien sûr qu'elle le comprendrait.

À cet instant précis, il n'eut plus aucun doute. Il se prépara minutieusement. Il sortit son plus bel habit. Il allait aller voir sa belle. Rien ni personne ne pourrait le faire changer d'avis. Il allait se présenter devant elle, son regard saura dire... Les mots viendront plus tard...

Cette phrase lue la veille lui revenait : Refuser d'aimer par peur de souffrir, c'est comme refuser de vivre par peur de mourir...

Gustave fit le choix de VIVRE.

HAIKU

Denses palpitations

Un étourdissement des sens

Mon cœur ébloui

Je voyage, tu voyages ...

Invitation au voyage



Deuxième volet de la nouvelle rubrique consacrée au voyage, histoire de vous dépayser un peu, et peut-être de vous motiver pour visiter le pays. Aujourd'hui, je vous propose quelques photographies du sud de l'Espagne (Andalousie). Ce sont les paysages de mon dernier roman *Mission Andalousie* : Séville, Cordoue, Grenade, Malaga, Ronda, Jaén... Comment choisir parmi plus de 2000 vues de cette région aussi magnifique qu'ensoleillée ? Je me fixerais donc sur les paysages après les portraits du Vietnam.

Joël Couteau





Les retombées bizarres du coronabiscornu

Pour le confinement, on pourra se dire dans quelque temps : « bah ! ce n'était pas si terrible ! » Certainement moins que d'avoir attrapé le Covi pas cosy du tout ! Car quand il passe, il laisse de si pénibles souvenirs : *l'agueusie* et *l'anosmie*, jolis mots que voilà !

Pour l'agueusie, on pourrait penser qu'on en a plein la gueule ; eh bien non, ce n'est pas ça, vous pouvez avoir la bouche pleine de ce qui est bon, goûteux, bien gouléyant, dret en goût, justificatif, en fait ça n'a goût de rien. Je vous parlerais bien de la *Gueuse* (avec un G majuscule) le surnom insultant donné par les *royalistes vendéens à la République pendant les Guerres de Vendée*, celle-là nous n'en dirons rien, puisqu'elle nous a condamnés à l'internement à domicile. Rendons-lui grâce, nous échappons pour l'instant au bracelet électronique, déjà qu'il n'y a plus de masque, vous ne voudriez tout de même pas que là aussi, la Gueuse ait fait des stocks ?

Mais parlons plutôt de la *gueuse*, cette belle bière un peu acide que l'on pourrait boire à Bruxelles, si nous n'étions pas des confinés ; dans cette circonstance, elle-même ne donne aucune satisfaction, les papilles ont enfilé le gilet jaune, elles font grève.

Tandis que cette agueusie vous donne envie de gueuser, vous ne pouvez même pas entrer dans les errances urbaines, c'est interdit de circuler. Et puis, être un gueux ou une gueuse, ce n'est pas un métier à choisir, car pour être confiné quand on vit à la rue, ça devient impossible.

L'autre cadeau de cet intrus quand il vous rend visite, c'est l'anosmie. Alors là c'est pire que si on vous posait

un anneau ! L'anosmie dans le nez, non je suis d'accord, c'est un très mauvais jeu de mots ! Ne parlons donc que de ce qui est nomie. Ce très joli suffixe qui signifie « partager, distribuer, administrer, régir », Astronomie vous voyez ? Trente-six chandelles ? Mais non ! Les astres en partage. Où donc est passée notre bonne étoile ? L'astro-nome, le spécialiste de la discipline ? Vous y êtes ! Il n'y peut rien, l'homme qui rêve au milieu des étoiles, car il n'est pas venu du cosmos ce petit rondouillard rouge et gonflé d'orgueil.

Eh bien, c'est un drôle de diable qui nous a refilé ce truc cornu mal viré.

Nous ne savons même pas à qui nous adresser pour régler cet envahissement. Faudrait-il en référer à l'agéor-géonomie, cette Science des terrains en friche et de leur remise en valeur ? Parce que là, ce multicolore, il en a pris à son aise pour trouver du terrain. Histoire de vous enlever votre flair et votre odorat, les deux à la fois.

Il paraît que ça nous pendait au bout du nez ! Cet organe que nous possédons tous, plus ou moins semblable à un autre, enfin à quelques centimètres près. Mais devait-il en arriver à supprimer ce troisième sens pour se venger d'avoir été vaincu par les contaminés ?

Tant qu'il y a de l'espoir, la vie va, il paraît que le troisième et le quatrième sens reviennent.

À propos, vous les connaissez les cinq sens ? Je ne parle pas de Camille Saint-Saëns, ça suffit des danses macabres !

Dans l'ordre s'il vous plaît : le toucher, l'ouïe, la vue, l'odorat et le goût. Bravo !

Prenez soin de vous, les confits !

Hôtel « À Jamais ».

Via...

Le train était arrivé en retard et la chambre que j'avais réservée, loin de la gare, n'était plus libre. La réceptionniste, suivant les consignes de sa patronne, avait loué cette chambre à un couple qui, selon sa formule, « paraissait pressé ». Son sourire indiquait qu'elle n'avait pas uniquement accepté la demande du couple en fonction des ordres de sa patronne et du retard de mon train.

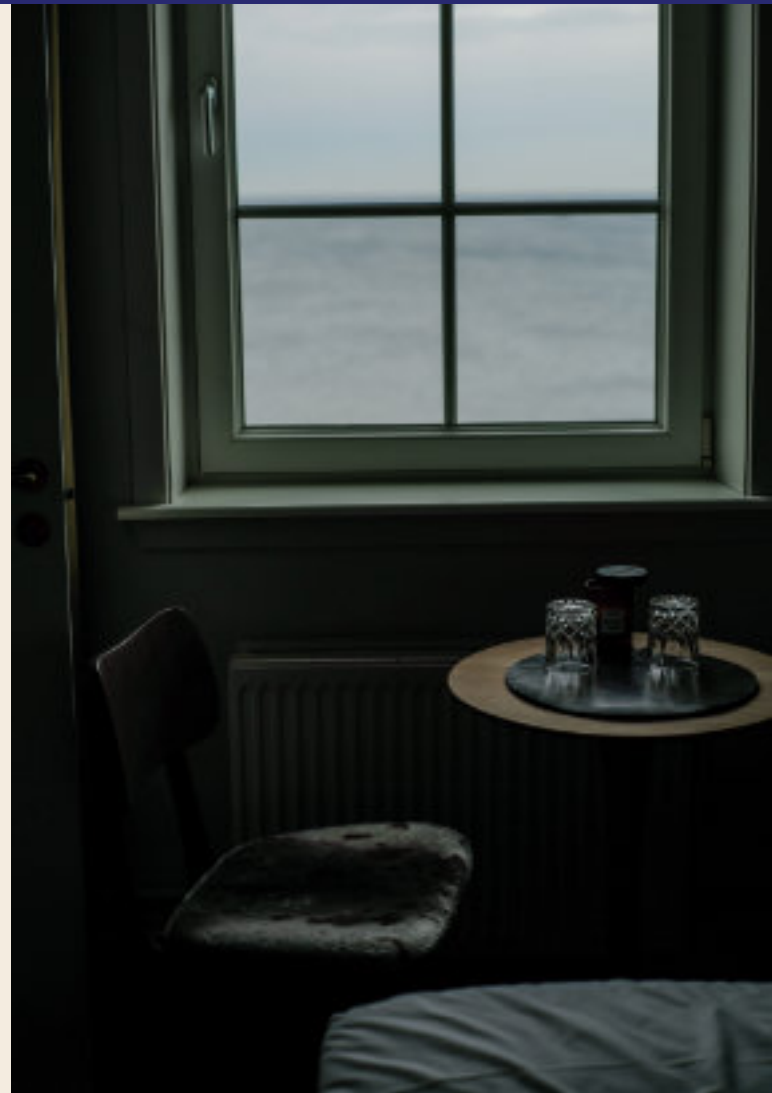
Après avoir longuement marché sous la neige, le sourire entendu de cette demoiselle sans doute pertinente, mais dont je préférais éviter le regard m'irritait suffisamment pour qu'elle comprenne qu'à ma manière, moi aussi, j'étais « pressé » !

Elle aurait pu s'offusquer d'un dépit que je ne cachais pas. Mais non, très aimable, elle ajoutait :

« Il me reste bien une toute petite mansarde, si petite que nous ne la louons presque jamais. Elle n'est plus aux normes. La dernière fois, ce fut à une femme seule qui, comme vous, avait longuement marché sous la neige. Ses longs cheveux blonds étaient trempés. Un manteau de tissu usé, trop fin pour la saison, collait à son corps vif et menu. Elle grelottait tant que je ne pus la laisser repartir dans le froid. Le lendemain, soigneusement maquillée, elle me remercia par un pourboire qui contrastait avec son triste manteau. Elle tenait entre ses doigts une plume d'où quelques gouttes d'une encre noire glissaient, stoppées à temps, pour ne rien tacher. »

J'acceptais la mansarde, non plus tant à cause du froid qu'en pensant à celle qui comme moi avait longuement marché sous la neige, fausse blonde, généreuse, mais pauvrement vêtue.

En général, dans les hôtels, on ne sait qui avant nous fut là, qui s'ouvrit une petite bouteille de mousseux (en trinquant seul avec le vide), qui pleura peut-être, qui, ne



trouvant le sommeil, avala sa dose de somnifères, s'allongea, laissant enfin son corps en repos et son esprit aux très utiles démenches d'un rêve.

Cette fois pourtant, je savais que l'être qui s'était allongé dans ce lit, juste avant que je n'y passe à mon tour une nuit, était une femme glacée par la neige. Son corps était vif et menu. Il grelottait. Au matin, elle avait pris soin de se maquiller. De l'encre noire glissait le long d'une plume qu'elle tenait entre ses doigts.

« C'est au dernier étage, l'unique porte face au vestibule où nous rangeons l'aspirateur. Je ne vous demande pas votre pièce d'identité puisque personne ne doit dormir dans cette chambre », précisait la réceptionniste en me tendant une clef de métal argenté.

Souriait-elle encore ? Ça n'avait plus d'importance. Mais, lorsqu'elle refusa mon passeport, je me souviens avoir eu la désagréable impression de n'être plus, moi non plus, « aux normes ». J'étais devenu *celui qui dort en face du vestibule où est rangé l'aspirateur*.

La mansarde était si petite que, plusieurs fois, je me cognais à ses poutres de bois brut. J'étendais mes vêtements trempés sur les armatures du lit.

« Le matelas est ferme, comme neuf », me dis-je à mi-voix.

Avait-elle été la seule à s'allonger ici avant que je ne m'y allonge aussi ? Avait-elle étendu son linge comme moi ? Le souvenir de cette femme poursuivait son chemin... dans ma tête... Je décapsulais une cannette de bière puis en versais le contenu dans un gobelet d'étain qui partout m'accompagne. Je le buvais trop vite puis me couchais sans pouvoir trouver le sommeil. Pour faire diversion et occuper mon esprit à « autre chose », j'ouvrais machinalement le tiroir de la minuscule table de nuit près du lit. J'ouvre parfois les tiroirs des hôtels où je suis amené à faire halte. À quoi bon ces tiroirs ? Ne sont-ils là que pour donner l'impression qu'une chambre sans identité pourrait être la nôtre, qu'en leur fond traîne quelque chose d'assez précieux pour être caché ou d'assez futile pour finir oublié ?

Mais, ce soir-là, voilà dix ans déjà, dans la mansarde qui jamais n'aurait dû être louée, dans cet espace minuscule qui n'était plus « aux normes », des mots étaient restés au fond du tiroir que je venais d'ouvrir. Sur une feuille de papier cernée de gris, comme un « faire part ». Une feuille pliée en deux que la femme de chambre n'avait pas trouvée : elle n'ouvrait jamais les tiroirs. Heureusement, pensais-je après avoir lu ces mots sans craindre les conséquences de mon indiscretion. Car si le sens de ces phrases m'apparaissait elliptique, certains des mots choisis s'inscrivaient aussitôt en moi, répondant à ma propre attente, mon attente solitaire. Non daté, ce message portait un titre séduisant. Mais de cette séduction, la plus forte, dont on ne sait s'il faut ou non la suivre :

« Le principe de l'étreinte :

« De même qu'une jolie femme nous invite à l'élégance, un beau paysage réclame l'intelligence d'une métamorphose progressive qui tente de lui ressembler ; et mieux, de s'y fondre : c'est le principe de l'étreinte... un abandon de soi qui sourit à la mort... dans un Soi plus immense. »

Le message délaissé, seul, comme moi, comme cette femme, n'était pas signé. J'en déduisais qu'il n'avait pas besoin de l'être et que celle ou celui qui l'avait lu en connaissait assez l'auteur pour qu'une signature soit de trop. Comme est de trop un long baiser sur un quai de gare. Mieux vaut s'enfuir le plus vite possible et laisser le souvenir agir dans le silence du manque...

D'ailleurs, peu m'importait l'auteur de ce message que je ne prenais pas le temps de relire. Bien qu'il m'intriguait. Ce qui m'intéressait pour l'instant, c'était qu'un être, qui avait dormi là, l'avait laissé mourir dans ce tiroir. Mais sans le déchirer, sans le jeter à la poubelle. L'abandonnant à l'improbable curieux, moi, qui ne trouvant le sommeil, l'avais découvert. Dans une chambre d'hôtel où il n'aurait jamais dû dormir et où il ne dormirait jamais plus.

La séduction était là, induite par ces simples faits. M'en protéger eut été plus dangereux qu'en explorer l'indéniable réalité ; fut-elle empoisonnée. Une femme menue habillée pauvrement, mais très vive, ne comptant pas et prenant soin de son visage avait reçu ou écrit ce message. C'est elle que j'imaginai, c'est à elle que je pensais et ne parvenant pas à lire la moindre page du roman pourtant passionnant que j'avais commencé la veille (dans un autre hôtel avec une réceptionniste qui ne souriait pas), je me mis à fouiller la mansarde. La femme de chambre avait peut-être oublié d'autres objets qui me parleraient de cette passante ? Mais non, la poubelle était vide. La petite armoire au-dessus du lavabo aussi... rien... Jusqu'à l'odeur du bois, un résineux, qui avait gommé, à jamais, le parfum de celle qui ne m'intéressait plus. Non, elle ne m'intéressait plus, elle m'obsédait à mesure que la chaleur de la mansarde réchauffait mon propre corps tandis que le souvenir de la neige qui m'avait transi en exaspérant mon entendement se transformait en une victoire. Ces victoires qui naissent des épreuves les plus rudes, une fois dépassées. Fort d'une ardeur toute neuve, grâce au message découvert au fond de ce tiroir, je pouvais vivre « davantage », à la frontière du malaise et du bonheur.

Celle dont après qu'elle s'y fut couchée, je partageais à mon tour le lit, la nuit, la vie, l'espace d'un éternel retour du désir, me gardait, avec ces mots, terriblement éveillé, en attente d'autres mots, l'imaginant toujours plus, pour la rendre réelle.

J'étais en sueur, je brûlais. Mon corps dictait sa loi. Mes mains ouvrirent l'unique et minuscule fenêtre située juste au-dessus du lit où la jolie femme (oui je ne pouvais la concevoir que « jolie ») avait abandonné la feuille pliée en deux et les mots sans signature.

« Pour qui les avait-elle abandonnés ? »

Se poser une telle question était d'une idiotie qui aujourd'hui m'amuse tant la réponse est simple :

« Pour celui qui ouvrirait le tiroir ! Donc pour moi, pauvre vieux solitaire dont l'unique vaillance était de

savoir dormir n'importe où, dans des mansardes hors normes, avec des tiroirs où personne n'ose s'aventurer !

Ce message, voilà, oui voilà, était le mien ! Mon message.

Elle l'avait écrit pour moi, voyageur sans adresse qu'aucun lit ne retient ! »

Derrière la fenêtre, la neige ne tombait plus. Dense sur le sol sans trace, elle inondait la nuit d'un total silence. Chaque parcelle d'existence se blottissait dans le blanc, jusqu'au plus misérable insecte. La vie partout recherchait la chaleur, l'abri, le repos. Moi seul crevais de chaud, fiévreux, fou et heureux de l'être, car enfin vraiment vivant.

Vraiment, mais pourquoi ? Grâce à la folie née de quelques mots : « Éléance, intelligence, métamorphose, immense ». Et surtout de celle, vive et menue, qui me les avait adressés : Personnellement ! Ils étaient le prix à payer pour qu'être « heureux » le soit « vraiment ». Mais étaient-ils les seuls ? Le message n'était-il pas porteur d'un mot plus rude que j'occultais malgré moi ? Inutile pour l'instant d'y songer, me disais-je. Il faut savoir s'accorder quelques plages d'innocence.

Pensant aux autres êtres, des milliards, qui dormaient bien au chaud dans « leur petite chaleur de petite existence », je me penchais dans le vide en respirant l'air froid. Plus enivrant qu'une drogue, captant la moindre cellule de mon corps pour l'entraîner au-delà de lui-même. J'appartenais à l'infini. Mes mains caressaient les tuiles glacées et glissantes du toit. J'y cherchais un autre corps, invisible, un « sauve qui peut » organique, un cœur sans foi ni loi, le Réceptacle vif de mon Désir saillant que seul le retour d'un matin avait rendu à la Raison (la preuve : elle s'était « soigneusement remaquillée »). Mais de cette Raison je ne voulais pas. Pas encore. Car mes doigts, plus fous encore que moi, caressaient enfin son corps. Un corps plus vrai que réel. Une chaire indemne, forte d'une éternelle jouissance, un esprit sans limites qu'une âme, libre, légère, et sans définition, animait jusqu'au tréfonds de mon propre mystère. J'atteignais l'étreinte dont parlait le message à peine lu. Mais très présent. Comme cette femme à fleur de peau que j'explorais sous un croissant de lune invitant en son ciel les tendres démesures d'amants étonnés par leurs jeux et leurs gestes. Parmi eux, parmi elles, j'étais, nous étions, ces amants.

L'étreinte fut brutalement inondée de rouge. Net, et sans appel. Un rouge épais que le froid rendait gluant. Mes doigts s'étaient écorchés contre une ardoise recouverte de glace. Très coupante. Suivant les méandres inégaux de cette ardoise, le sang traçait quelques lignes ; j'eus l'impression d'y lire le mot occulté, furtif et très court. Quatre lettres qui, prononcées à haute voix, poursuivaient leur course sans atteindre le silence. Quatre notes, un point d'orgue. Mais alors, refusant toujours d'inscrire ce mot dans ma mémoire, j'observais le sang qui coulait comme s'il n'était pas le mien. Et cette observation fit peu à peu tomber ma fièvre. Presque renaître mon entendement. Assez pour refermer la fenêtre, me blottir dans la chaleur, le confort et la banalité d'une chambre, d'un lit, en face d'un vestibule, avec aspirateur. Comme les milliards d'autres êtres dont je m'étais distingué quelques minutes auparavant, je m'endormis, enfin fatigué.

Au matin, avant même qu'en cette longue nuit d'automne le jour ne soit levé, on frappa à ma porte. Je jetai aussitôt dans la poubelle la canette de bière qui traînait négligemment sur la moquette, au sol, en compagnie de mes bottines, de mes chaussettes et d'un vieux pantalon dont, aujourd'hui encore, je ne parviens toujours pas à me séparer : nous avons déjà tant voyagé ensemble.

Une voix, qui n'était pas celle de la jeune réceptionniste d'hier, m'interpellait de l'autre côté de la porte :

« Le petit-déjeuner, vous le prenez dans votre chambre ou, comme tout le monde, dans la salle du rez-de-chaussée ?

– Il est quelle heure ?

– Il est l'Heure !

– J'arrive... au rez-de-chaussée, comme tout le monde...

– Thé ou café ?

– Café noir et sans sucre, s'il vous plaît. »

Sans commentaire, j'entendais les pas de la voix déplaisante redescendre l'escalier.

Avant de rejoindre la salle du petit-déjeuner, j'ouvrais à nouveau le tiroir. Le message était toujours là et je choisis de le plier en quatre pour le ranger dans la poche intérieure de mon blouson. Je tenais à ne pas réfléchir et j'effectuais cet acte en animal qui suit son instinct. Comme l'ensemble de mes vêtements, mon blouson avait bien séché. Sa chaleur était agréable. C'est curieux combien ce simple agrément suffisait pour me rendre de meilleure humeur ; toujours sans réflexion. Dans le

minuscule miroir (situé juste au-dessus du tiroir à présent vide), je m'adressais un sourire. C'était ma manière à moi, de me maquiller.

Avant de le ranger dans mon blouson, je n'avais pas relu le message et pourtant, tandis que je descendais dans la salle du petit déjeuner, des mots m'en revenaient clairement en tête : « paysage, visage, intelligence, élégance, se fondre, un Soi, immense »... Je ne parvenais pas à relier ces mots et je savais qu'il devait en manquer un, essentiel. Le mot tracé, un instant, par mon sang sur l'ardoise.

Dans la salle du petit-déjeuner, la plupart des tables étaient encore pleines de couverts, d'assiettes et de quelques tartines que des clients plus matinaux que moi n'avaient pas mangées. Il n'y avait plus pour m'accompagner qu'un couple, celui qui avait pris « ma chambre ». Leurs doigts se rejoignaient. Leur nuit était intacte, toujours là, en plein jour. Ils dégustaient de belles brioches toutes chaudes. Ils étaient beaux.

Je terminais mon café puis regagnais la mansarde. Le temps d'y reprendre mon sac. Avant de refermer la porte de la chambre, je jetais un œil sur la table de nuit puis poussé par cette force que l'on nomme superstition, j'allais vers le tiroir :

« Une dernière fois », me dis-je en l'ouvrant.

Au fond du tiroir que j'avais laissé vide quelques minutes plus tôt, l'ardoise, tachée par mon sang, recouvrait une enveloppe non cachetée :

« Ma peau est rugueuse. J'ai aimé que vous la caressiez. Votre main, sans crainte, comprendra que ma blondeur n'est qu'un fard. »

À la réception de l'hôtel, la jeune réceptionniste me fit cadeau de la nuit passée dans la mansarde. Je la remerciai avec une discrétion qui ne l'étonna pas. Puis me penchant enfin sur son regard, je lui demandai :

« Est-elle jolie ? »

– Élégante sans doute lorsqu'elle se maquille... et très ardente lorsqu'elle vous serra à jamais dans ses bras. »

Assez pour comprendre.

Depuis cette nuit, ma vie est devenue un éternel voyage, de tiroir en tiroir. Incapable de savoir si c'est moi qui la cherche ou si c'est elle qui me suit.

Fin

Véronique Hornec

LA FAMILLE GALETS

Il était une fois une jolie famille Monsieur Galévert, Madame Galetrose, et leurs jumeaux Bric le rayé et Brac le mauve ; tout ce petit monde vivait à Plage-doré sur les bords de l'Océan gentil.

Les deux garçons s'ennuyaient sur cette immensité sableuse. Leur seul plaisir était le ressac des vagues qui par gros temps les emportait loin du clan familial. Il faut savoir qu'ils n'étaient encore que des bébés, ils n'avaient pas encore atteint le poids d'un galet adulte, en même temps cela ne les dérangeait point, ils n'étaient pas très pressés de grandir.

Ils n'aimaient pas trop l'immobilité des adultes et encore moins l'autorité grise, érodée et figée des anciens. Ces gros galets, usés par le sempiternel va-et-vient des vagues, étaient devenus grisâtres avec le temps, ce qui fait qu'ils se permettaient de penser que ces petits blancs galets ne connaissaient rien de la vie du littoral, ils estimaient que ces novices se devaient de leur obéir aveuglément.

Ils avaient décrété que leurs connaissances étaient à la hauteur de leur grosseur.

Il faut savoir que chez les galets chaque année leur fait prendre une ronde épaisseur, cela rassure les messieurs,

mais rend les dames anxieuses, si seulement elles avaient pris le temps de regarder leur moitié dans les yeux elles auraient vite compris que ceux-ci affectionnent leurs rondeurs.

Mais revenons à nos petiots ; un matin hivernal, la houle les avait emportés plus loin que d'habitude, mais cela ne les perturbait pas plus que cela, en effet Neptune s'était certainement penché sur leur berceau, car jamais, au grand jamais la marée ne les avait projetés loin l'un de l'autre. Seulement, aujourd'hui, ce qu'ils virent, une fois le vent apaisé et qu'ils purent écarquiller leurs mirettes, leur fit peur : ce lieu leur était totalement inconnu. Ils avaient été déposés sur un sol qui ne se dérobaient pas sous leur poids ; autour d'eux, il y avait plein de sons inconnus ; de plus, des choses immenses avec cinq bâtons gesticulants s'amusaient à les faire tourner en rond, à les mettre sur le ventre puis sur le dos, et encore sur le ventre... Tous ces chahutements leur donnaient le tournis, ils avaient la nausée ; un bon bol d'eau salée les aurait remis sur pied, mais, au lieu de cela, ils se retrouvèrent plongés dans un carré plein d'eau avec des choses vertes qui ondulaient au gré d'énormes bulles sorties d'un genre de galet carré, « sûrement un cousin éloigné », pensèrent-ils. Ils levèrent les yeux ; surpris, ils furent éblouis par les incessants aller-retour de jolies petites bêtes colorées qui leur étaient inconnus, leur faisant penser à un arc-en-ciel mouvant.

Une fois que le tour de cette maison transparente fut fait, ils décidèrent de repartir vers l'océan, leur parent leur manquait, les douces histoires de maman, le balancement de leur hamac, le regard bienveillant de papa, ils étaient prêts à tout pour retrouver tout cela.

C'est décidé, ils allaient s'échapper.

À suivre ...





Coupe guacamole et guacanut

Une recette de Michel Pelé

Ingrédients pour 8 coupes

400 g de butternut	1 feuille de gingembre mariné au vinaigre
6 avocats mûrs à souhait	Une pointe de piment en poudre (facultatif)
Quelques feuilles de menthe poivrée	Une gousse d'ail frais
Les zestes d'une demie orange bio	Sel fin de mer, poivre moulu
Une pointe de muscade	Une poignée de fleurs d'arbre de Judée fraîchement cueillies
1 cuillerée à soupe de crème épaisse bio	
1 citron jaune bio	

Préparation :

Épluchez et mettez à cuire 20 mn à la vapeur le corps de la butternut. Zestez la moitié de l'orange et hachez finement ces zestes.

Dès que la butternut est cuite, mixez-la finement au moulin en ajoutant les zestes, salez, poivrez, ajoutez une pointe de muscade, laissez refroidir.

Épluchez, dénoyotez, et citronnez (avec le jus du citron bio) les avocats. Comme la butternut, mixez-les finement avec la gousse d'ail, la feuille de gingembre, le sel le poivre, le piment réservez.

Une fois votre butternut refroidie, ajoutez la cuillerée de crème fraîche, la menthe préalablement hachée.

Présentation :

À l'aide d'une poche à douille ou d'une petite cuillère garnissez vos coupes en alternant les couleurs et chapeautez-les de fleurs d'arbre de Judée*.

*N'ayez aucune crainte, les fleurs d'arbre de Judée sont comestibles.

Les humoristes de tout poil, se déchaînent sur la toile et Facebook. Impossible de sélectionner quelques images parfois « corrosives » (C'est normal avec le coronavirus). Heureusement, nos amis les animaux sont venus à mon aide.

Ci-joint donc les meilleures images sélectionnées :



Et pour ceux qui ont dévalisé les rayons du supermarché, un peu de travail manuel. Bon courage avec vos pâtes :

L'estaminet

Jean-Yves Gaudry

Autrefois, l'endroit s'affichait fièrement à l'en-seigne de *Chez Roger*. Tout le monde se souvient des lieux, route des Brouzils, vers la forêt après les Quatre Chemins.

— Marinette, donne donc un rouge !

— Roger, t'en rajouteras un autre pour le quatrième, s'exclama un client au comptoir, les yeux rivés sur la porte d'entrée.

— C'est déjà fait, répond Marinette en lustrant la barre du bar.

La partie de cartes du tantôt allait s'organiser et le père Midole était déjà venu le matin pour son verre habituel. Fidèle à la belote, il s'arrangeait toujours pour passer la tête en espérant fort au fond de lui-même que ses compagnons de jeu le sollicitent pour l'après-midi. Le verre et quelques autres scellaient leur amitié, autour de Marinette et Roger assurant le service dans une compli-cité toute professionnelle.

Quand le père Midole revint pour les cartes, Roger, Athanase et Sylvain étaient déjà installés autour d'une fillette de rouge.

— C'était grand temps que tu arrives, lui lança Athanase

— Foutez-moi la paix ! répondit-il en se grattant la tête au-dessous du béret.

Roger, en patron, précisa qu'un jeu de palets était déjà dans la cour. Cela voulait dire qu'il fallait commencer la partie de cartes. Chacun comprit que la rencontre générale aurait lieu en rituel en soirée, le long du bar.

— Oui, on y va, Athanase, mais demain on fera une vache.

— On verra, si je suis là, répliqua Sylvain qui n'était pas le meilleur aux cartes espagnoles et au langage des signes du jeu d'alouette. La belote était lancée. Marinette avait rempli les verres demi-ballon et les premiers jetés de cartes sur le tapis s'entendaient nettement. La gestuelle

était au point. Gare à celui qui commandait bruyamment une bière bouteille ou un vin fin au bar, les joueurs le dévisageaient comme un intrus ou le saluaient d'un clin d'œil, signe que l'enjeu de la belote ne supportait aucun trouble.

— Je t'ai vu, s'énerma le père Midole !

— Espèce d'imbécile, tu ne vois pas que j'ai fait un clin d'œil à Henri au comptoir pour lui dire bonjour.

Marinette assurait et, pour calmer tout le monde, elle remplissait adroitement les verres des quatre joueurs pendant qu'ils se levaient à tour de rôle. C'est à ce moment-là que l'on entendit une gueulante du côté de la cour intérieure. Roger rentra précipitamment dans l'estaminet.

— Athanase est tombé dans les pissotières !

En arrivant sur place, le père Midole ne put s'empêcher de rire, moqueur. Roger avait compris. Il existait par là des vestiges de souterrains en sous-sol.

Aidés du grand Sylvain, ils prirent tous les deux Athanase sous les aisselles et le tirèrent de là. Il n'avait rien de grave, mais semblait très vexé de la situation.

— Ferme ta braguette ! lui lança Roger.

Avant que les choses ne s'enveniment, Marinette offrit la tournée aux joueurs et proposa de brosser le bleu de travail de la victime. Roger calma ses clients discrètement.

— Avec vos conneries, on pourrait avoir des ennuis, il est quand même tombé chez moi !

— Si on ne peut plus rigoler, acquiesça le père Midole, soudain penaud.

Beaucoup plus tard, quand Marinette se remémorait cette histoire, elle insistait avec ses mots patoisants : « Le gueulait Athanase, le gueulait ! »

Coronaphoto

Freddy, adepte de graphisme photographique (c'est lui qui nous a dessiné nos marque-pages), a sondé la nature du Covid 19 avec son Photoshop. Vu sous cet angle, il a l'air plus sympa que le vrai.

